

sée et se décida à aller retrouver sa sœur, sa pauvre cabane et son village natal.

Il regagna donc péniblement la mer obtint une place gratuite à fond de cale sur un navire qui retournait en France quitta pour toujours les Indes, n'emportant de son long voyage qu'une bosse et un œil de moins, et une peau noire à faire peur.

Chargé de ce triste bagage, il débarqua en France, et mendiant son pain de porte en porte, de pays en pays, arriva au pays natal qu'il avait abandonné déjà depuis grand nombre d'années.

Il courut à la chaumière où il croyait retrouver sa sœur, mais il apprit qu'elle n'était plus là, qu'elle avait reçu un riche héritage sur lequel elle ne comptait nullement, et qu'elle habitait un riche château à quelques lieues de là. Elle avait, ajouta-t-on, un frère qui est parti pour les Indes, il y a déjà longtemps, dont lui a annoncé la mort. Elle a donc recueilli l'héritage tout entier et elle en a seule la jouissance.

Notre héros ne se fit pas répéter deux fois cette histoire ; cette fortune qu'il avait si péniblement poursuivie sans jamais pouvoir l'attraper, il la trouvait qui l'attendait au pays natal !

"Je vais, de ce pas trouver ma sœur se dit-il, elle sera heureuse de me revoir, nous partagerons ce riche héritage dont la moitié m'appartient, et nous serons les plus heureux du monde ! Tout en se disant ces choses et beaucoup d'autres encore, il court au château de sa sœur vole, plutôt qu'il n'arrive et demande à parler à la maîtresse du logis.

A l'aspect de cette figure noire et difforme les domestiques broient voir le diable plutôt qu'un homme, et lui ferment la porte au nez en criant ;

Allez, maudit, aux flammes éternelles ! ... Madame ne reçoit pas ...

Notre homme furieux, insiste, crie, menace et fait si bien que l'on finit par l'introduire dans le château.

Bientôt une dame se présente ; il reconnaît sa sœur, malgré ses riches vêtements et veut lui sauter au cou en lui disant : "ma sœur !" Mais elle recule avec effroi, pousse un cri et lui demande ce qu'il veut.

Il se nomme, lui dit qu'il est son frère qu'il arrive des Indes qu'il la reconnaît parfaitement. Mais elle s'éloigna de lui avec horreur, le prend pour un menteur qui cherche ce prétexte pour s'introduire chez elle, et dans ce négro et bossu, elle ne peut reconnaître son frère :

"Vous, mon frère, lui dit-elle ! vous êtes un imposteur ! je sais que mon frère est mort dans les Indes on me l'a écrit ; et d'ailleurs, est-ce qu'il était borgne ? est-ce qu'il était bossu ? est-ce qu'il était négro ? non, non mon frère avait la ses deux yeux, il était droit, bien fait, il avait le teint blanc,

et il faudrait que j'eusse perdu la raison pour vous prendre pour lui !"

Le malheureux eut beau insister, supplier, s'emporter, rien ne réussit. Et comment, en effet croire qu'un homme est devenu bossu à trente ans et qu'il a été changé en négro du jour au lendemain ? Il fut donc honteusement chassé du château de sa sœur et avant d'avoir pu gagner la ville voisine, ou il voulait se faire connaître par les tribunaux, il tomba d'épuisement sur la grande route ; il mourut de misère et de désespoir !

Tel est mon conte s'il en fut, mais qui n'en renferme pas moins de grandes vérités ; car cette histoire est l'histoire d'un grand nombre.

Tous, en effet, nous avons un héritage à recueillir, quel héritage ! celui du ciel, du bonheur éternel, mais pour le recueillir, il faut que notre Seigneur Jésus-Christ, notre juge, notre frère, nous reconnaisse au dernier jour pour ses cohéritiers et ses frères.

Or, nous faisons souvent comme ce pauvre insensé, emportés par l'amour des richesses et des plaisirs, accablés par le respect humain, nous gaspillons les dons que Dieu nous avait faits, la droiture du cœur, les lumières de l'intelligence, etc. Nous nous difformons nous nous aveuglons, nous souillons la pureté de notre âme, l'image de Dieu qu'il avait mise en nous, blasphémant pour plaire aux impies, nous enivrant pour plaire aux ivrognes, nous débauchant pour plaire aux libertins ; absolument comme ce malheureux qui se faisait bossu, borgne et négro pour plaire aux souverains qu'il voulait servir.

Comme cet insensé, quand nous nous présenterons devant notre Seigneur pour le jugement suprême, quand nous viendrons réclamer notre part d'héritage, avec une âme difflurée et souillée ; il nous répondra, comme dans l'histoire que je viens de vous raconter : "Je ne vous connais pas, retirez-vous de moi. Votre âme qui d'abord était belle, est toute difflurée par les passions, toute aveuglée par les vices, toute salie par une vie matérielle. Je ne vous reconnais plus pour mes frères, mes cohéritiers, allez loin de moi :

Mes bons amis, en terminant, je dois prévenir un reproche que vous pourriez me faire. Vous dites peut-être en vous-mêmes, ce sujet n'est pas beaucoup agricole, il n'approche pas plus de l'économie domestique. Ne vous offensez pas si je vous dis que le sujet que je viens de traiter devant vous, peut contribuer plus que tous les beaux entretiens sur l'agriculture, à vous faire aimer les travaux des champs, le travail en général, la sobriété et l'économie, à vous faire éviter les excès de la table et du luxe, par conséquent, vous faire mettre à profit tous ce que vous récolterez sur vos terres. A mon avis, avant tout, pour être bon cultivateur, il faut commencer par être bon chrétien.

Les habitants.— Vous ne sauriez croire la satisfaction que nous avons goûtée en écoutant votre histoire, en entendant les réflexions dont vous l'avez fait suivre. Vous venez encore d'acquiescer un nouveau titre à notre reconnaissance. Nous n'entreprendrons jamais de devenir bossus, borgnes négres. Nous n'accepterons ces infirmités que s'il plaît à Dieu de nous les envoyer.

MOYEN D'AMÉLIORER LES RACES.

[Suite.]

Le but qu'on se propose en nourrissant et soignant les animaux étant d'élever leur taille, de les rendre propre au travail, d'accroître certains produits animaux, ou de les engraisser pour la nourriture de l'homme. Pour engraisser le bétail, on doit observer les préceptes suivants : abondance de nourriture convenable, un degré convenable de chaleur, protection contre les intempéries, air et eau purs, tranquillité, netteté, aise et santé.

La nourriture doit se donner en abondance, mais non pas jusqu'à satiété. On doit permettre des intervalles de repos et d'exercice, selon les circonstances. Même les animaux qui paissaient dans de riches pâturages, on a trouvé qu'il s'alimentaient plus vite en les conduisant ailleurs une fois par jour, soit en les parquant ou en les mettant dans un pâturage inférieur pendant deux ou trois heures. On peut donner d'abord une nourriture plus grossière aux animaux d'engrais, et à mesure qu'ils acquièrent de la chair, on peut leur donner une nourriture d'une qualité plus solide et plus substantielle. En général on peut observer que si les facultés digestives de l'animal sont en bon état, plus il absorbe de nourriture, plus on obtiendra promptement le résultat désiré ; une quantité très modérée au-delà du nécessaire constitue l'abondance ; mais en retenant cette quantité additionnelle, un animal, surtout, s'il est jeune, peut continuer à manger pendant plusieurs années sans jamais devenir gras. Un bœuf de moyenne taille, soigné convenablement, engraissera avec de la bonne pâture dans l'espace de trois à quatre mois. Les jeunes animaux qui grandissent, exigent une nourriture moins riche que ceux qui sont d'un âge mûr. A moins que les aliments ne soient entièrement privés de leurs propriétés végétatives avant d'entrer dans l'estomac, on ne peut en obtenir toute la nutrition dont ils sont susceptibles. Quant aux feuilles et aux tiges des végétaux, elle s'effectue généralement par la mastication ; mais elle exige quelque soin pour s'opérer quant aux grains. De là, l'avantage de mêler le grain qu'on donne aux chevaux et au bétail avec de la paille hachée ; et c'est pour cela que quelque-uns supposent que l'intestin qui est le plus gros des oiseaux d'avaloir de petits cailloux est destiné par la nature